

Ces onze chroniques ont été prononcées de septembre 2002 à juillet 2003, chaque dernier vendredi du mois, dans l'émission radiophonique « Les vendredis de la philosophie », sur France Culture. L'émission était dirigée, pour le Collège international de philosophie, par François Noudelmann, que je remercie de son invitation.

Les textes ici publiés correspondent à très peu de détails près aux textes qui furent effectivement prononcés (et enregistrés pour le site Internet et pour les archives de France Culture). Chaque fois, la situation de parole a entraîné des modifications improvisées ; certaines furent notées et sont ici reproduites, d'autres sont restées parlées.

L'indicatif musical des chroniques, proposé par François Noudelmann, était l'air « *In lagrime strempto il cor qui cade* », tiré de la *Maddalena ai piedi di Cristo* d'Antonio Caldara.

Certaines de ces chroniques ont été publiées dans plusieurs numéros de *Rue Descartes*, la revue du Collège international de philosophie.

Une chronique de philosophie, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Une chronique est une rubrique ponctuelle et périodique, dont le contenu relève soit d'une spécialité (gastronomie, jardinage, etc.), soit d'une subjectivité (le monde selon l'humeur du chroniqueur). Mais la philosophie, de quelque façon qu'on l'envisage, se veut soustraite à la spécialité comme à la subjectivité. Elle exige d'emblée l'universel et l'objectivité. C'est-à-dire qu'elle demande comment l'universel peut faire objet d'une pensée et comment un objet, quel qu'il soit, peut être pensé selon l'universel. Même si la pensée se donne pour principe la multiplicité, l'hétérogénéité et l'incommensurabilité des êtres, elle pose encore ainsi une forme d'objet universel.

Kant avait un mot pour cela ; il disait « l'inconditionné ». La raison exige l'inconditionné. C'est sa passion. Elle exige cela qui ne dépend de rien de préalable, d'aucune condition déjà posée. Si j'admets une condition,

un préalable, je ne peux pas commencer à philosopher.

Comment donc faire varier cette exigence au gré d'une chronique ? Ou bien l'objectivité universelle est donnée, et elle ne peut varier. Ou bien elle n'est qu'une vague disposition inconsistante, une bouillie de « valeurs », de « vertus » et de bon sens qu'on peut servir réchauffée à propos de tout. Il y a aujourd'hui une mode culturelle de « philosophie » qui réchauffe sans cesse ce brouet bien léger, tout en laissant flotter dans sa vapeur la vague promesse d'une vérité finale inconditionnée. On entretient ainsi une idéologie consensuelle éthico-pragmatique bon marché, tout en dopant la valeur boursière du titre désormais coté de « philosophe ».

Je ne prétends pas conjurer sans reste ni sans risque le péril culturel. J'ai accepté de frôler l'équivoque parce que ce danger culturel doit être aussi affronté sur son terrain – et, par exemple, en parlant à la radio. Ce n'est pas seulement affaire de stratégie. C'est aussi parce que le devenir culturel de la philosophie ouvre lui-même une question de portée philosophique.

Il a cette portée, en effet, parce qu'il est en fait une maladie chronique de la philosophie (et voilà par où je ressaisis le mot « chronique »). Il y a toujours eu des platonismes, des stoïcismes, des averroïsmes ou des kantismes, des idéalismes ou des utilitarismes qui configuraient les opinions et les *media* de leurs temps, les salons, les écoles et les cabinets politiques. Ces assurances conformistes s'érodent et s'effondrent avec régularité. Mais pourquoi ces crises chroniques ?

Pour une raison elle-même chronique. L'exigence de l'inconditionné laisse régulièrement retomber et se figer en consensus préconditionné ce qu'elle a de simplement irrecevable. La pulsation chronique, sinon la maladie, c'est l'alternance d'une demande irrecevable et de réponses vouées à la décevoir ou à la trahir.

Pourquoi la demande est-elle irrecevable ? Non pas en vertu d'un héroïsme philosophique (Socrate contre le pouvoir sophistique, Descartes contre le pouvoir scolastique), mais en vertu d'une constitution interne. La philosophie demande l'inconditionné parce qu'elle est, elle-même, l'effet d'un retrait des conditions données.

Les philosophes ne sortent pas de terre comme des champignons, disait Marx. La philosophie n'est pas sortie d'un « miracle grec » ni d'une brusque révélation du *logos*. Elle est née d'un retrait des conditions données dans un monde des dieux, des sacrifices, des hiérarchies, des hiéroglyphes et des hiérophanies. Elle est née d'un retrait des raisons du monde. Ce qui restait sans raison, c'est ce qu'elle a représenté comme l'être mis à nu, ou comme le *logos*, plus tard comme la certitude du sujet, ou comme sa transcendance intentionnelle, ou comme l'histoire, etc. : mais, chaque fois, le désir de raison traduit en vérité ceci, que le monde s'est engagé dans l'absence de raison.

Ce qui, dès lors, est devenu chronique, c'est la compulsion à exiger un inconditionné là où, en effet, tout donné est retiré, toute origine, toute filiation. L'inconditionné est demandé parce qu'en effet nous sommes sans condition donnée. Ne reste, si l'on peut dire, que le don à l'état pur : le monde, l'histoire, l'homme en tant que dons que rien ne précède.

Ce qui fut nommé « mort de Dieu », et plus tard « fin de la métaphysique », ou même « fin de la philosophie », a consisté à mettre au jour

ceci : il n'y a pas de condition première ou dernière, il n'y a pas d'inconditionné qui fasse principe ou origine. Mais cet « il n'y a pas » est inconditionné, et voilà, si j'ose dire, notre « condition humaine ».

Ainsi, en un sens, prend fin la possibilité des crises chroniques où une philosophie succède à une autre. Ainsi est amorcé un tournant. Mais si la philosophie ne peut plus être la maladie chronique d'une succession d'idéologies, c'est qu'elle doit comprendre autrement sa propre constitution.

Car il ne s'agit pas non plus de guérir une maladie. Certains le croient, et pensent qu'il suffit de s'en tenir au raisonnable et aux discours capables de valider leur propre sens. Cependant, la raison veut plus que du raisonnable, et la vérité est au-delà de tout sens validé ou sensé. Il y a là une certitude elle aussi chronique : elle ouvre devant nous, une fois de plus, le temps de la pensée. Le non-donné, l'absolument non-donné, c'est-à-dire le don de l'être où l'existence sans raison exige son dû – lequel est incalculable et n'est même pas dû...

27 septembre 2002